

A propos du film par Nicolas Philibert

Au printemps 1991, lorsque j'ai appris que la Galerie de Zoologie, qui était fermée au public depuis un quart de siècle, allait être restaurée, j'ai eu envie aussitôt de faire un film sur ce chantier pas comme les autres : bien sûr on allait rénover le bâtiment, repenser entièrement la scénographie et le mode de présentation des spécimens, les adapter aux connaissances actuelles... mais on allait surtout restaurer une partie de ses fabuleuses collections, des centaines de spécimens parmi les millions d'animaux naturalisés que les chercheurs d'autrefois, voyageurs naturalistes, avaient drainés de tous les coins du globe et amassés depuis plus de deux siècles.

Pendant des mois, dans le secret des ateliers et des laboratoires, on allait donc s'employer à dépoussiérer, recoudre, panser, rapiécer ou repeindre les pensionnaires de la Galerie, que 25 ans d'abandon avaient sérieusement défraîchis.

L'un de mes précédents films, *La Ville Louvre*, explorait déjà les coulisses d'un grand musée... Mais cette fois, il s'agirait d'entonner une sorte d'hymne à la diversité du règne animal où mammifères, poissons, oiseaux, mollusques, insectes, amphibiens et reptiles se partageraient la vedette, reléguant les humains, naturalistes et muséologues, architectes et taxidermistes, au rang de faire-valoir.

Mais pour filmer ces collections, il allait d'abord falloir nous familiariser avec la manière dont elles étaient – et sont encore - conservées : tout un système de boîtes, de cartons, de bocaux, d'étiquettes, de tiroirs, d'étagères, d'empilements, d'armoires, de vitrines, de rangées, de compartiments... Autant de divisions et de sous-divisions qui renvoient à ces notions de *règne*, de *classe*, d'*ordre*, de *genre*, de *famille*, d'*espèce* et de *sous-espèce* qui en ordonnent l'inventaire selon une hiérarchie sans cesse remise à jour, puisqu'à en croire les spécialistes, cette gigantesque entreprise de classification, dont Linné jeta les bases modernes il y a 250 ans, est loin d'être achevée. J'apprendrai en effet qu'on identifie encore chaque année près de 7 000 espèces ou sous-espèces nouvelles de par le monde, en particulier chez les insectes.

J'ai donc entrepris de filmer d'étranges corps silencieux, immobiles, inertes, ces animaux défunts, devenus *objets*, figés pour toujours dans des postures destinées à leur rendre une apparence de vie.

Mais comment donner un semblant de vie à ces corps vidés de leur substance, et dont il ne reste plus que l'enveloppe extérieure ? A l'évidence, il allait falloir donner l'illusion qu'ils nous regardent, se placer de telle manière que ces yeux immobiles, que ces yeux morts qui jamais ne cillent ni ne se dérobent, retrouvent une apparence d'intensité. Cependant, toutes les espèces animales ne s'y prêtent pas également, puisque bon nombre d'entre elles possèdent un oeil de chaque côté du crâne. Or pour que naisse l'illusion d'un regard, il convient que les deux yeux soient dans l'axe de la caméra.

Et il faudrait aussi parler des postures, des poses, des expressions dans lesquelles les spécimens ont été *immortalisés*, et qui nous révèlent tant de choses sur l'imaginaire des hommes face à la nature. De leur examen attentif pourrait naître une Histoire de la taxidermie, qui révélerait l'existence de modes, de courants, de styles, tant il est vrai que la représentation que l'on se fait du monde animal évolue au fil des siècles.

L'image classique du lion, figé dans une posture agressive et guerrière - gueule béante, crocs acérés, une antilope entre les griffes - fait sourire les spécialistes d'aujourd'hui qui, s'ils avaient à naturaliser un tel spécimen, inclineraient sans doute à lui donner une expression plus neutre. L'anthropocentrisme a perdu de sa morgue, tandis que s'est peu à peu imposée l'idée d'*évolution*. Grâce aux découvertes conjuguées de la paléontologie et de la biologie moléculaire, nous savons aujourd'hui que tous les êtres vivants qui existent ou ont existé appartiennent à un seul et même arbre généalogique, qu'ils procèdent d'une même filiation, dans laquelle s'inscrit l'espèce humaine elle-même... Comme quoi ce film n'est rien d'autre qu'un *film de famille*, puisque du dromadaire à la tarentule en passant par l'épagneul breton, le merlan ou la mouche tsé-tsé, tous les animaux, paraît-il, sont nos arrière-petits cousins.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : mon ambition n'était pas de faire étalage d'un quelconque savoir scientifique. Aucune explication, pas d'interviews : ce film propose une mise à distance, le regard amusé et fouineur d'un cinéaste qui se serait introduit en ces lieux par effraction. Il suggère le point de vue d'un amateur de rêves saisi par l'étrangeté, l'émotion que dégagent ces centaines, ces milliers d'animaux immobiles, amassés par les savants d'autrefois et si précieusement conservés par les scientifiques d'aujourd'hui.

Et au-delà, *Un animal, des animaux* nous renvoie aux origines de la vie, à une autre échelle : celle des temps géologiques, qui s'expriment en centaines de millions d'années.